

## PORTRAITS D'UN QUARTIER EN TENSION

**JE ME SOUVIENS  
D'UN TEMPS OÙ PERSONNE  
NE JOGGAIT DANS CE  
QUARTIER**

RÉALISATION ET PRODUCTION :  
JENNY CARTWRIGHT  
CANADA, 2021, 78 MIN.



Jenny Cartwright, membre du collectif Réalisatrices équitables, offre ici un long métrage documentaire d'une grande finesse qui aborde un sujet brûlant d'actualité : la gentrification brutale et accélérée qui s'étend de quartier en quartier dans la plupart des grandes villes du monde, dont Montréal. Le quartier Parc-Extension, où la caméra de Cartwright nous convie, ne fait pas exception au phénomène. Ce quartier d'accueil et de cohabitation de nombreux groupes immigrants aux origines diverses, un des derniers de la métropole où le prix du logement est encore abordable, est aujourd'hui en pleine mutation sociale.

D'abord, ce titre évocateur : *Je me souviens d'un temps où personne ne joggait dans ce quartier*. Une trouvaille admirable qui réussit à exprimer en une image à la fois simple et puissante une réalité fort complexe, celle de l'embourgeoisement d'un quartier avec la venue de nouveaux habitants, plus aisés, qui en plus de leur salaire de professionnels, apportent avec eux leurs habits. Mais nous ne les voyons pas, ces joggeurs. Ou si peu. Ce qui intéresse la réalisatrice et que le spectateur observe à travers les magnifiques images en noir et blanc, fruit de la direction photo de David Cherniak, ce sont les autres habitants du quartier, celles et ceux qui ne joggent pas.

Le documentaire plonge au cœur de Parc-Extension en posant son regard sur des scènes disparates du quotidien. De longs plans fixes sur l'ordinaire, le travail, les loisirs, la spiritualité, la vie de famille. Ainsi irons-nous chez le boucher et la couturière, au temple, au parc, sur un banc ou dans la rue. Le documentaire est une série de portraits intimes et sobres, qui se suivent dans un rythme lent. La caméra observe et se déplace sur la riche mosaïque culturelle du quartier sans jamais intervenir, captant les dialogues, les bruits, les musiques.

Autre coup de génie, cette note, en début de film : « Les dialogues ne sont pas sous-titrés. Ce procédé fait partie du film. » Ainsi, la rencontre de Parc-Extension se fait à la manière d'une balade non guidée et sans intermédiaire, où l'observateur devra tendre l'oreille et composer avec les nombreuses langues qui y sont parlées. Sans sous-titres, le spectateur ne peut comprendre que les dialogues et les paroles échangées dans la ou les langues qu'il maîtrise. L'effet est saisissant et prend une dimension toute particulière quand la caméra se rend dans une classe de francisation où l'on assiste, moment

fort et touchant, à l'un des défis majeurs que pose l'immigration pour ses protagonistes : l'apprentissage d'une autre langue.

Les scènes de la vie quotidienne présentées sont entrecoupées d'images de construction (parfois de démolition) de bâtiments. Les affiches de courtiers immobiliers confiants et souriants, annonçant la construction prochaine de nouveaux condos, apparaissent aberrantes. C'est là que le film trouve sa profondeur, son sens et que la trame narrative se construit : l'enchaînement d'images du quotidien avec d'autres images qui, on le comprend bien, ont tout le potentiel de venir démolir, au sens propre comme au figuré, la possibilité même de ce quotidien.

Ce documentaire dénonce avec brio la course rapide de la gentrification et ses impacts souvent violents sur les habitants du quartier. Pour ce faire, la réalisatrice laisse au spectateur le temps de comprendre, de s'imprégner, et de tirer des conclusions par lui-même. Nul besoin d'explication, de graphiques, de tableaux, de citations ou de sous-titres ; les images parlent d'elles-mêmes. Parc-Extension se gentrifie, c'est en marche et c'est brutal. Ni l'angoisse, ni la souffrance des familles évincées ou menacées de l'être n'ont besoin d'être exposées. Un spectateur peu habitué à un cinéma lent ou conceptuel pourrait être rebuté par le rythme et l'absence d'explications. Mais pour peu qu'on se laisse transporter, toute la puissance du film se trouve dans cette originalité affirmée.

À la fin du documentaire, les images s'attardent sur des bâtiments en construction, des centaines de nouveaux condos. Puis vient cette image, celle de la passerelle qui relie désormais Parc-Extension au campus MIL de l'Université de Montréal, le nouveau pavillon situé tout juste au sud du quartier du côté d'Outremont, un quartier riche où s'est historiquement installée la bourgeoisie francophone. Des joggeurs traversent la passerelle. On imagine tout un édifice de fausses promesses, le leurre des promoteurs disant vouloir « créer des ponts avec les quartiers environnants ». Des ponts, comme cette passerelle où il fait bon désormais d'aller jogger. Des ponts de béton qui démolissent les liens sociaux plutôt que de les créer. ■

**Noémie Delisle**